

Les cultivateurs américains, qui pratiquent une agriculture fortement mécanisée et à haut rendement, sont les premiers consommateurs de produits phytosanitaires, avec 35 pour cent du total, devant les producteurs indiens, avec près de 11 pour cent.

Certains de ces produits, parmi lesquels l'aldicarbe, le méthyl-parathion, la trifluraline et le terbufos sont toxiques. Ainsi, la trifluraline perturbe

les systèmes hormonaux et reproducteurs des animaux ; aux États-Unis, le terbufos est classé comme un cancérogène potentiel pour l'homme. Ces produits sont dangereux pour les agriculteurs qui les utilisent, mais ils sont aussi lessivés dans le sol, vers les ruisseaux, les rivières et les nappes aquifères, tuant les poissons et contaminant le bétail. En outre, le coton blanc est généralement blanchi après la récolte,

par des traitements à base de chlore. Il est ensuite teint à l'aide d'autres produits chimiques, dont la plupart contiennent des métaux lourds, que l'on retrouve souvent dans les eaux usées.

Les inquiétudes suscitées par cette toxicité ont conduit les consommateurs et les industriels à se tourner de plus en plus vers les producteurs de coton biologique. Les normes varient selon les pays, mais le coton est dit « biologique » s'il est cultivé sur un terrain qui n'a reçu aucun produit phytosanitaire depuis un à trois ans (bien que la durée de vie de plusieurs produits rende peu probable leur élimination totale en un délai aussi court). Aujourd'hui, du coton biologique, en particulier du coton naturellement coloré, est cultivé sur près de 8 000 hectares, aux États-Unis et dans une demi-douzaine d'autres pays.

Arrêter l'arrachage

Au Pérou, en 1982, j'ai créé le Projet du coton indigène, avec le soutien des ministères du Travail et du Tourisme, afin de promouvoir la culture et l'utilisation du coton coloré. Le renouveau de cette tradition a nécessité la modification de la politique cotonnière du Pérou. Depuis 1931, en effet, le gouvernement péruvien avait adopté une série de lois et de décrets visant à la destruction du coton coloré indigène, afin de protéger les variétés blanches, plus rentables. Afin d'éradiquer les ravageurs du coton, on a éliminé des plaines côtières toutes les autres plantes hôtes, y compris les variétés de coton coloré, l'arbre à kapok péruvien (*Bombax discolor*) et, même, un coton dit sauvage, car dépourvu de fibres véritables (*Gossypium raimondii*) : ces plantes pérennes abritent des parasites dont la culture annuelle des variétés blanches rompt le cycle biologique. Les produits phytosanitaires ont été abondamment utilisés et les anciennes traditions de rotation des cultures, qui avaient pourtant fait leurs preuves, ont été abandonnées.

Malgré l'échec de ce programme, la législation des années 1930 est restée en vigueur jusque dans les années 1980, avec des conséquences dévastatrices : la diversité génétique du coton



4. UN FIL DE COTON, à fort grossissement, révèle l'entortillement naturel qui facilite le filage du coton. Les taches sombres donnent la couleur.



5. LA LONGUEUR DES FIBRES du coton dépend de l'espèce. Les deux espèces présentes en Afrique et en Asie, *Gossypium arboreum* et *Gossypium herbaceum*, ont des variétés naturellement colorées et des fibres courtes ou moyennes. Les deux espèces d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, *Gossypium barbadense* et *Gossypium hirsutum*, ont des fibres moyennes ou longues.

Patricia J. Wyne



James M. Vreeland Jr.

6. DES CAPSULES DE COTON naturellement coloré recouvrent une tombe précolombienne dans la vallée de Chancay, au Pérou. Les anciennes populations de cette zone côtière emplissaient le corps du défunt avec du coton, qui, absorbant les fluides corporels, participait à la momification. Les sables arides de la région ont préservé le coton (retiré du corps lors du pillage de cette tombe).

avait été fortement réduite, les variétés colorées avaient été abandonnées par les agriculteurs indiens ou détruites par les nombreux organismes pathogènes apparus avec le développement de la culture du coton. Même la survie du coton commercial blanc était gravement menacée. En 1990, un nouveau Code de l'environnement a finalement interdit l'arrachage des plants de coton coloré. Toutefois, l'emploi massif des phytosanitaires continue.

Progressivement, nous avons retrouvé des souches de coton naturellement coloré. Aujourd'hui, nous conservons 75 variétés de diverses couleurs. Les 15 000 agriculteurs qui les cultivent forment, de loin, le premier groupe mondial de producteurs de fibres naturellement colorées.

La majorité d'entre eux utilisent des méthodes biologiques : ils éliminent

les gros insectes à la main (les enfants noient souvent les insectes dans des récipients pleins d'eau) et ils cultivent des plantes qui repoussent les insectes. Ces techniques sont anciennes : vers 1250, le coton était déjà cultivé en alternance avec un cousin des citrouilles. En outre, dans des échantillons de sols anciens, on a trouvé des

pollens d'une autre plante, un buisson considéré comme inutile par la plupart des paysans. Après des années d'enquête, un octogénaire nous a indiqué qu'il cultivait un rang de cette plante, nommée mastrante, près de ses plants de coton indigène, afin de lutter contre la punaise rouge du cotonnier (*Dysdercus peruvianus*), qui perfore les graines, libérant des huiles qui tachent la capsule : il en coupait régulièrement plusieurs pieds, les séchait au soleil et, quand le vent était favorable, il les enflammait ; la fumée âcre qui s'en dégageait traversait le champ de coton, chassant instantanément les punaises.

Depuis 1993, une entreprise textile d'Arequipa commercialise dans le monde entier des produits en coton naturellement coloré. Les produits de la marque *Pakucho* («coton brun» dans l'ancienne langue inca), en coton coloré, portent le label biologique de l'organisme de contrôle hollandais *Skal*. La culture du coton évite la production de coca pour la cocaïne. Cette année, les exportations péruviennes de coton naturellement coloré dépassent les 100 millions de francs.

D'autres projets semblables sont apparus en Amérique latine. Dans les collines de Santander, en Colombie, un petit groupe de producteurs a rétabli le filage et le tissage du coton indigène pour un projet de développement rural. Sur les plateaux du Guatemala, le Muséum d'Ixchel dirige un projet de renouveau dans des communautés où le filage traditionnel du coton brun, ou *ixcoco*, avait quasi disparu. Dans l'Est bolivien, les Indiens Chiquitano espèrent aussi faire renaître la culture du coton naturel. Le coton Sud-américain, qui a conquis le monde en blanc grâce à la qualité de ses fibres, s'imposera-t-il bientôt aussi en couleur ?

James VREELAND conduit des recherches sur les textiles anciens au Pérou.

John GILLIN, *Moche : A Peruvian Coastal Community*, Institute of Social Anthropology, Publication n° 3, Smithsonian Institution, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1947.

Paul A. FRYXELL, *The Natural History of the Cotton Tribe* (Malvaceae, Tribe Gossypieae), Texas A&M Press, 1979.

J.M. VREELAND, *Naturally Colored and Organically Grown Cottons : Anthropological and Historical Perspectives*, in *Proceedings of the 1993 Beltwide Cotton Conferences*, National Cotton Council of America, 1993.

J.F. WENDEL, *Cotton*, in *Evolution of Crop Plants*, sous la direction de J. Smartt et N.W. Simmonds, John Wiley & Sons, 1995.